

La logique secrète et progressive de la violence extrême

Philippe Cotter, chercheur en sociologie de la violence, explique comment les auteurs d'actes de violence extrême tentent de passer du stade de vaincus à celui de vainqueurs



Les auteurs d'actes de violence extrême présentent des caractéristiques psychologiques communes, qu'ils agissent seuls ou en groupe. Les montages vidéo effectués par l'étudiant d'origine coréenne Cho Seung-hui avant de commettre ses meurtres sur le campus de l'Université polytechnique de Virginie confirment cette interprétation.

Ces images, souvent présentées sans analyse par les médias, dérangent parce qu'elles semblent constituer une nouvelle agression des victimes et de leurs familles. Les mécanismes psychologiques qu'elles révèlent, s'ils sont analysés, permettent cependant de démythifier leur auteur, et de le rétablir dans sa position réelle, celle d'un individu en crise, qui tente, par les stratégies de la violence extrême, de compenser ses échecs personnels.

La parenté évidente des propos tenus par Cho Seung-hui avec les testaments idéologiques des auteurs d'attentats-suicides, de même que ses références aux deux jeunes Américains responsables de la fusillade de Colum-

bine en 1999, sont, à cet égard, significatives. Elles mettent en lumière les liens sous-jacents existant entre les frustrations, réelles ou imaginaires, que revendiquent tous les individus ultra-violents, quel que soit le contexte socioculturel dans lequel ils agissent.

Nous avons analysé dans nos travaux les ressorts psychologiques de cette «communauté de la violence extrême». L'individu ultra-violent, lorsqu'il passe à

Un individu en crise, qui tente, par les stratégies de la violence extrême, de compenser ses échecs personnels

l'acte, doit respecter certaines règles qui lui permettent d'éviter ce qu'il craint le plus: le remords. Cruauté et remords s'excluent mutuellement pour lui permettre d'éprouver une revalorisation artificielle de sa personnalité, en situation d'échec, grâce aux rapports de domination établis avec ses victimes.

Par ce processus, des individus «mal dans leur peau», peu compétents socialement, parviennent, à travers les souffrances qu'ils imposent à leurs victi-

mes, à s'élever dans la hiérarchie sociale qu'ils se sont créée: de vaincus, ils passent au stade de vainqueurs, d'introvertis à celui d'extrovertis, capables d'imposer leur volonté.

Pour que cet équilibre soit possible, toutefois, les règles à respecter sont rigides, et constituent la logique, le code de la violence extrême. Première étape, l'individu doit justifier ses actes en construisant une idéologie, privée chez les tueurs isolés, collective chez les leaders extrémistes, plus habiles socialement. Les sources utilisées peuvent paraître fantaisistes, elles n'en ont pas moins leur utilité dans ce système. Cho Seung-hui n'a ainsi pas hésité à se comparer à Jésus, et à se présenter comme un héros, défenseur des faibles.

Deuxième étape, l'individu procède à une inversion des rôles pour éviter toute autocritique: il se pose lui-même en victime des personnes qu'il agresse, et rend celles-ci responsables de leurs propres souffrances. «Vous avez vandalisé mon cœur, vidé mon âme, mis le feu à ma conscience», clame Cho Seung-hui.

Fait rassurant, les logiques complexes de la justification et de l'inversion des rôles, solidement articulées pour éviter tout sentiment de culpabilité, ne peuvent se mettre en place que sur la durée longue. On n'ob-

serve jamais d'explosion spontanée de la violence extrême, mais un crescendo de l'hostilité, qui conduit finalement l'individu, devenu prisonnier de son délire égocentrique, à passer à l'acte extrême, le meurtre.

Et c'est à ce point que tout se joue dans le domaine de la prévention. Durant cette lente avancée vers la violence extrême, l'individu émet des signaux souvent très clairs de ses modes de fonctionnement perturbés, qui, s'ils sont correctement interprétés, peuvent conduire à une intervention de la collectivité.

Cela vaut non seulement pour les personnes agissant seules, mais également pour les groupes: une bonne connaissance des stratégies utilisées par les extrémistes permet de mettre en garde les communautés fragiles, attirées par l'inversion des rôles que leur proposent les leaders autoritaires. Ceux-ci tentent, par cet artifice, de les convaincre de passer du statut de vaincus, humiliés, à celui de vainqueurs, tout-puissants, en stigmatisant des groupes livrés à leur vindicte. A quel prix!

La violence extrême a ses raisons que la raison, trop souvent, ignore encore. A ses dépens.

Philippe Cotter a publié «Nazisme, terrorisme et tueurs en série. L'énigme de la violence extrême», éditions Eclectica, Genève, 2006.

Ce que la Russie et l'Europe doivent à Boris Eltsine

Georges Nivat, professeur de langue et de littérature russes, est peiné de voir les reproches caricaturaux répétés après la mort du premier président de Russie, et dresse un bilan positif



Voir réapparaître à l'occasion de sa mort les mensonges éculés sur le défunt président Eltsine (le tsar Boris, l'alcoolique invétéré, le provincial mal dégrossi, etc.) fait mal au cœur quand on sait ce que la Russie, et par conséquent l'Europe aussi, doit à cet homme.

Pourquoi est-ce lui, et pas Gorbatchev, qui a mené le vrai changement décisif? Parce que cet homme simple, ancien apparatchik, a vécu dans son être la rupture avec le système de l'appareil communiste et qu'il est donc le seul de l'ancien appareil à avoir rompu le lien d'allégeance avant la débandade. Le seul aussi à avoir compris qu'il fallait, pour que la Russie fût libre, que l'empire russe et soviétique offrît la liberté aux républiques nationales.

Au demeurant la maison de l'URSS était déjà en ruine, comme dit le président du Kazakhstan: les accords de Bieloviej qu'il a signés avec Koutchma et Chouchkiévitch ont donné la liberté à la Russie et à l'Ukraine, à la Russie et à la Biélorussie, les autres déclarations d'indépendance ont suivi. Sans cet acte de courage politique, qui sait quelle situation politique empoison-

née régnerait aujourd'hui, à côté de quoi les différends sur le prix du gaz sembleraient des brouilleries.

A l'intérieur de la Fédération russe il a su contenir le grondement en disant aux Tatares de Kazan: prenez autant de liberté que vous en pouvez prendre! Les Tatares ont pris cette liberté, et sont restés dans le giron russe où ils se trouvent depuis le XIVe siècle.

Le moment de gloire a été sa montée sur un char en août 1991, devant la foule de Moscou, et la révolution de velours qui en a suivi: qui eût cru que la dictature communiste pourrait s'écrouler sans le sang d'une guerre civile?

La libération des prix que le gouvernement de Egor Gaïdar a décidée après son feu vert a débloqué cet immense pays, qui était au bord de la catastrophe et de la disette (je me souviens fort bien des queues pour le pain à Moscou, sans parler des immenses queues pour l'essence). C'est oublier l'immense pénurie qui régnait dans tout le pays que de continuer à le vilipender pour s'être vendu aux conseillers américains ultra-libéraux. C'est oublier que le général Barkachov et ses hommes à la svastika campaient dans le parlement, que l'accuser d'avoir en 1991 déclenché un putsch alors qu'en somme, c'est lui qui a mis la Russie sur la voie démocratique.

Certes cette voie fut (et reste) tortueuse, traversée par des

erreurs politiques, dont la première fut la guerre déclenchée contre le général Douaïev en Tchétchénie. Mais il eut le courage d'écouter tant les mères des soldats que les conseils du général Lebed, et de signer les accords de Khassaviourt, malheureusement, après l'expédition de Basaïev à Boudionnovsk, il relança la guerre, dont hérita son successeur. Et la deuxième grande erreur fut la banque-

Cet ancien apparatchik est le seul de l'ancien appareil à avoir rompu le lien d'allégeance avant la débandade

route partielle de l'Etat et de nombreuses banques en 1998, avec la ruine de la classe moyenne naissante, et de nombreux et cruels dysfonctionnements (non-paiements des salaires et pensions, en particulier, à quoi mit fin le président Poutine avec beaucoup de peine).

Mais dans le domaine des libertés – dix ans de pouvoir du «tsar Boris», caricaturé à l'envi, et pas un journal censuré! pas un journaliste assassiné! est-ce rien? aucune vindicte envers des ennemis qui annonçaient vouloir le pendre par les pieds,

comme Khazboulatov, le président du Soviet suprême.

L'humoriste Jvanetski, l'homme le plus populaire de Russie, avait raison de rappeler dans le film de Svanidze consacré à Eltsine pour son 75e anniversaire, l'an dernier (et que la TV russe a rediffusé à l'occasion de sa mort), qu'en 1991 personnes ne savait quoi faire, qu'il restait du pain dans tout le pays pour deux mois et pas plus, qu'après la proclamation de la privatisation, personne ne voulait rien prendre, pas même pour un rouble, parce que rien ne fonctionnait.

Sa sortie du pouvoir a été un geste éducateur pour la Russie: un homme tout-puissant qui se retirait sans y être contraint, sans le vote secret d'un Politburo contre lui, sans une révolution de palais, c'était plus qu'inédit, cela n'avait jamais eu lieu dans l'histoire russe! Et le discours du 31 décembre 1999 où il demandait pardon au peuple russe pour les fautes commises avait de la grandeur, et lui a gagné le cœur de beaucoup de ses opposants. C'était fait «à la russe», et dans le sens généreux de ce mot!

Oui, il avait des amis peu recommandables, qui d'ailleurs l'ont trahi, il était économiquement analphabète dans une situation inédite où personne ne connaissait la solution, mais en revanche quelle leçon de tolérance! Nous devons rendre hommage à ce premier président de la république de Russie, au lieu de renouveler les outrages.

Vous et nous

Vous écrivez

Grand Théâtre de Genève: des gens bien

Pierre Strosser, Metteur en scène, Val d'Argent (France)

Je suis choqué. Choqué que l'on réduise l'institution du Grand Théâtre de Genève dans les titres de la presse à une «crise» et un «audit». Choqué que l'on utilise des raccourcis pour parler du personnel de cette maison.

Cela fait près de vingt ans que pour la première fois Hugues Gall m'a demandé de faire une mise en scène à Genève; depuis j'y suis revenu à sept reprises. J'ai donc eu l'occasion de rencontrer les équipes, mais également de travailler étroitement avec elles.

Je tiens à témoigner que je sors d'un travail très lourd au Grand Théâtre de Genève et que je n'ai en aucune façon rencontré le climat et l'esprit décrit dans les médias.

Il est pour moi inadmissible de laisser dire que le Grand Théâtre est un lieu où l'ambiance est délétaire... où racisme, homophobie et sexisme seraient monnaie courante.

Nous avons travaillé ensemble, un réel esprit de compagnonnage s'est installé. Ces équipes sont non seulement des professionnels motivés, mais aussi plus simplement des gens bien. En 20 ans je n'ai jamais été témoin ou confident d'un quelconque conflit sexiste, homophobe ou raciste.

De plus, les exigences artistiques tant de Hugues Gall que de Jean-Marie Blanchard ne sont concevables que dans un esprit de collaboration avec l'ensemble des services. La qualité des spectacles présentés sur cette scène internationale ne peut exister sans le travail commun de tous. [...]

Que le théâtre ait des problèmes, que des individus aient des problèmes, je peux le concevoir, mais discréditer une maison et ceux qui l'animent en les généralisant est non seulement faux mais dangereux. Je ne peux pas ne pas sortir de ma réserve habituelle et accepter que le Grand Théâtre de Genève et l'ensemble des équipes avec lesquelles j'ai travaillé soient cloués au pilori de façon partisane et scandaleuse. Le Grand Théâtre de Genève est une institution qui rayonne dans la vie culturelle internationale où j'ai côtoyé principalement des gens passionnés, engagés et fiers de leur travail. Je tenais à le dire.



Autorité parentale et bien-être des enfants

Barbara Meyer, Bureau romand de la Fédération suisse des familles monoparentales, Carouge (GE)

Michel Barde a raison: le bien-être des enfants de parents divorcés est bien trop important pour que nous les utilisions dans des débats sur la discrimination ou l'égalité des sexes (LT du 18 avril). C'est donc avec étonnement que nous remarquons que c'est exactement ce qu'il fait lorsqu'il rétrograde tous les pères au rang de pères payeurs et accuse globalement les femmes de ne pas respecter le droit de visite. De même lorsqu'il sous-entend que les mères utilisent tous les moyens pour détruire la relation père-enfant.

Il est évident que cela peut arriver et c'est incorrect. De même que sont incorrects les débordements sexuels ou les refus de paiement des pensions alimentaires aux enfants. Mais cela peut aussi arriver. [...] Lorsqu'un couple se sépare, et qu'en plus un enfant est né de cette union, il le fait parce qu'il n'a pas trouvé d'autre issue. Il n'y a plus que des bagarres et des conflits insupportables pour tous: la mère, le père et tout particulièrement l'enfant. Que veut dire l'autorité parentale conjointe? Qu'après le divorce, ce qui fut impossible pendant le mariage, à savoir une compréhension et une entente mutuelle qui permettent de gérer de manière constructive les conflits, deviendrait possible? [...]

Pour l'enfant, la meilleure solution est que l'autorité parentale revienne au parent chez qui il habite, afin que ce dernier puisse l'encadrer sans pression et sans conflits perpétuels. Si cela est rendu possible par l'autorité parentale conjointe c'est encore mieux, et c'est la raison pour laquelle celle-ci est possible aujourd'hui, à condition que les deux parents la désirent. Acceptons cette loi et ne la changeons pas.

Si réellement plus de pères seuls se déclarent prêts à accepter la garde de leur enfant, luttons ensemble afin que les juges acceptent cette idée et décident de leur accorder la garde. [...]

Nous rectifions

Le Temps du 23.4.2007

Dans nos éditions du 23 avril, l'article relatif au projet de loi sur la HEP fait dire à tort à Cyril Petitpierre, directeur de l'enseignement de la haute école, que le Conseil d'Etat du canton de Vaud aurait renoncé à un tronc commun de formation des enseignants des degrés primaire et secondaire. Or, le projet de loi a abandonné plutôt l'idée de prolonger de deux ans la formation des maîtres et maîtresse du primaire jusqu'à l'obtention d'un master, comme c'est le cas pour le secondaire. Il a préféré en effet conserver le régime actuel, concentré sur trois ans débouchant sur un bachelors.

Vos lettres, de 1500 à 2000 signes au maximum, sont les bienvenues par e-mail (lecteurs@letemps.ch), par fax (022 799 59 67) ou par poste (Le Temps, courrier des lecteurs, case postale 2570, 1211 Genève 2). Nous nous réservons le droit de les sélectionner ou de les réduire. Vous pouvez aussi exprimer votre point de vue au café électronique du Temps, à l'adresse Internet letemps.ch/forum